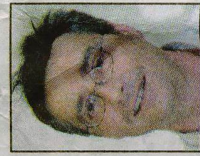


En pénétrant dans l'antre de Brian Wilson, on se dit que, sur l'air de « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'il a, qui c'est celui-là ? », Pierre Vasiliu va sans doute surgir de derrière un sofa pour baisser illico le rideau sur cette rencontre. A Monaco, dans la suite princière de l'hôtel Ermitage où M. Jones a posé ses valises, c'est ce que se dit sans doute le jeune stagiaire de la SBM qui nous accompagne : « Voilà qu'on va nous rebattre les oreilles avec un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. » Pas faux. Pas juste, non plus. Loin du surfeur peroxydé de frais et body buildé que tout

Beach Boy qui se respecte devrait être, M. Wilson a l'air c'est vrai d'un sexagénaire du middle west. Retraité un peu fatigué et terriblement dépensieux qui aurait cassé sa tirelire pour s'offrir un week-end de rêve en Principauté. Même brushing déshéant façon « Port de l'angoisse ». Même démarche moitié empruntée, moitié maître du monde. Mais voilà, l'homme n'en est pas moins un Beach Boys.

Beach Boy ? Beach Boy ? Mais c'est bien sûr ! « Good Vibrations », « Surfin USA », « California Dream » et j'en passe : les tubes qu'il concocta à Los Angeles dans les années

Qu'importe s'il parle plus clairement de ses « quinze chiens » que de musicologie : « J'adore la gym et les chiens. Sur Pet Sounds, j'avais mixé les aboiements d'un de mes pensionnaires. »

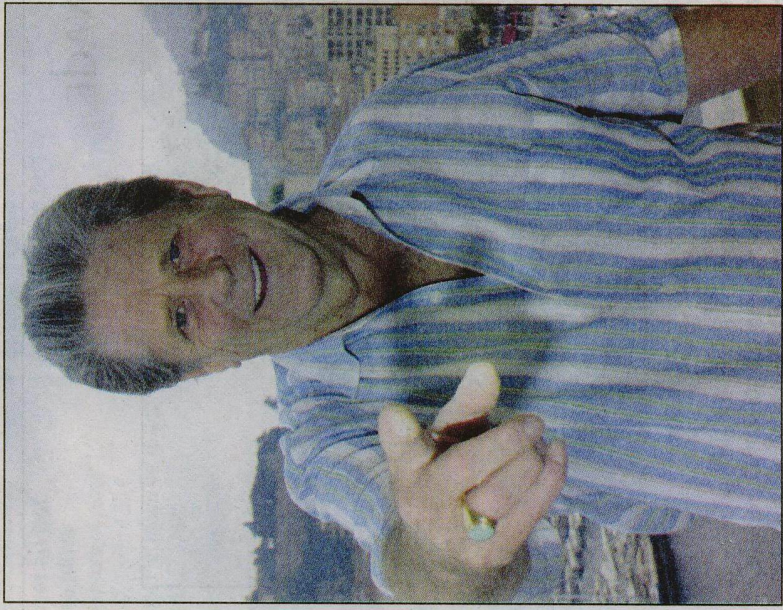


par
Jean-François
ROUBAUD

Cramé, Mister Wilson ? Un tantinet. Au point d'avoir tout oublié. Ou presque. Sa folle parano lorsque, rock star adulée, il était persuadé d'être espionné, pisté, traqué par Phil Spector, son génial ennemi intime. Tout comme les raclés mémorables que son papa lui assenait : Beethoven de la pop, Brian est, depuis, sourd dingue d'une oreille.

A trop avoir joué à la roulette russe avec des balles exclusivement chargées de poudre hallucinogènes, le Garçon de plage revient de loin. Diplomatiquement, on appelle ça une « profonde dépression ». Brian Wilson, en fait, s'est arrêté en extremis au terminus du rock'n roll. Là où Elvis Presley, Brian Jones, Jimmy Hendrix ou Jim Morrison des Doors sont, eux, restés éternellement plantés.

Il lui sera donc pardonné même cet album « de chant de Noël » qu'il vient sagement d'enregistrer... tout simplement parce que « *ma maison de disque me l'a demandé* ». Et plus encore depuis qu'hier soir, sur la scène du Sporting de Monte-Carlo, il déversa des flots de « good vibrations » sur la Principauté, faisant ainsi la preuve définitivement qu'on peut être et avoir été aussi célèbre et adulte que les Beatles !



PERSONNALITÉ DIGEST

- **Il aime**
 - Les chiens, et surtout les chiens qui aboient
 - Dieu et le rock'n roll
- **Il n'aime pas**
 - La politique surtout lorsqu'elle prend la foi en otage
 - Qu'on le compare à Paul Mc Cartney
 - Le surf !!!
- **Il veut**
 - Retrouver sans tarder son prof de gym perso à Los Angeles
 - Ecrire une symphonie à la gloire de Dieu
- **Il ira**
 - Passer une semaine de vacances à Florence
 - Et, compulsivement, retrouver au plus vite son prof de gym à L.A. !!!

Interview

« On a tous besoin de bonnes vibrations »

— **Comment êtes-vous devenu une légende vivant du rock'n roll ?**

— Par hasard, sans doute. Parce que mes parents avaient décidé de prendre l'air. De s'offrir un week-end à deux sans les gosses. C'était le jour de la fête du travail en 1961. Ils nous avaient laissé 250 \$ pour faire les courses ; ne pas « crever » de faim. Mais dès qu'ils ont tourné le dos, on s'est précipité (NDLR : Brian, ses deux frères cadets Dennis et Carl, et son cousin Mike Love) dans une boutique d'instruments de musique. On y a claqué tout cet argent. De retour à la maison, on s'est enfermé avec notre musique. Au retour des parents, on avait composé « Surfin USA »... sans imaginer un seul instant que cette chanson caracolerait quelques mois plus tard en tête de tous les charts.

— **Que reste-t-il aujourd'hui des Beach Boys ?**

— Les bonnes vibrations. C'est ce dont le monde a toujours le plus besoin. Mais je suis de retour. Et j'ai bien l'intention avec mes nouveaux musiciens de Wondershirts d'enregistrer enfin un nouveau et grand album de vrai rock'n roll.

— **Vous êtes un survivant. Après les excès, la maladie puis la profonde dépression qui vous a frappé où avez-vous trouvé la force de revenir ?**

— Par la grâce de Dieu ! Et du public aussi. Lorsqu'il y a quelques années, j'ai accepté de remonter sur scène, j'ai vu des gens debout, fous de bonheur m'acclamer comme si le temps s'était arrêté... Good vibrations !

— **A la fin des années soixante vous assurez pourtant n'être pas fait pour cette époque dont vous étiez pourtant, à l'instar des Beatles, l'une des plus grandes stars planétaires ?**

— Mon état d'esprit a changé. A 60 ans, je fais de la gym, j'adore ça. Et j'ai réussi à terminer Smile, cet album auquel je tenais tant, que je voyais comme « la symphonie d'un teenager à la gloire de Dieu » et que j'avais été contraint de laisser en plan à la fin des années soixante. En octobre, un nouvel album sortira partout dans le monde.